

La voix cessa de se faire entendre. Grande était la surprise l'émotion d'Emma ; son secret n'existait plus désormais ; sans doute Alice l'avait trahi ; bien plus, un simple écuyer osait lui faire une déclaration ! Mais en interrogeant son cœur, la pauvre affligée trouva mille motifs de pardonner au téméraire qui allait se dévouer pour elle. Si l'on en croit même la chronique, une bague détachée de sa main fut pour Henri ce gage de reconnaissance qui devait l'encourager et le soutenir dans la recherche de l'algédor.

V

D'après les récits de la hohémienne, c'était dans l'Asie qu'il allait chercher la fleur mystérieuse ; Henri tourna donc du côté de l'Asie. Après un bien long voyage rempli du souvenir d'Emma, il arriva dans la grande ville d'Alep et se fit conduire chez le gouverneur.

— Noble émir, j'ai traversé l'Europe et l'Asie, cherchant partout la fleur enchantée, l'algédor ; on m'a dit qu'elle croissait dans ce beau pays.

— Chrétien, que le Ciel t'éclaire, car ton cœur est celui d'un infidèle, et ton bras est faible devant ceux des vrais musulmans. Tu parles de fleur enchantée : apprends qu'elle est dans nos murs. Demain, si tu l'oses, demain dans la plaine d'Yacoub tu peux combattre, mais sans espoir de la conquérir."

Henri sortit tout pensif ; cette réponse lui paraissait obscure, il apprit toutefois bientôt le sens des paroles de l'émir.

La fleur enchantée dont il parlait était la belle Zaïda, la fille du vieux sultan d'Alep ; un oracle révérait qu'elle fût fiancée au plus beau comme au plus brave des enfants de l'Islam, les plus nobles cavaliers de l'Asie étaient accourus pour se disputer cette conquête.

Henri soupira ; ce n'était pas là l'algédor qu'il cherchait. Pourtant il se rendit dans la plaine d'Yacoub, il fit plus, il combattit en l'honneur de la dame de ses pensées, et fut vainqueur de tous ses rivaux. On le conduisit devant le trône où siégeait la belle Zaïda à côté de son père.

"Fils d'un infidèle, lui dit le vieux sultan, j'ai donné ma parole, elle sera sacrée : que ton front ceigne le turban, et ma fille est à toi. Lève les yeux et juge de la récompense qui t'attend !

Henri leva les yeux ; la belle Zaïda venait d'ôter son voile. Un cri d'admiration s'élevait de toutes parts ; on attendait avec anxiété la réponse du vainqueur.

— Prince, j'ai voulu prouver ce que peut le bras d'un chevalier chrétien ; juge de ce que peut son amour. Pour celle que j'aime je refuse la main de ta fille. Calme-toi, je refuserais l'empire du monde. Assez d'autres, sans renier leur croyance, se disputeront un si beau prix ; pour moi, rien ne m'arrêtera désormais dans ces lieux ; je retourne chercher l'algédor.

Quoiqu'on ne comprit pas bien ces dernières paroles, il était évident que c'était un blasphème. Les vieux ulémas se regardèrent, mais Henri était beau, jeune et amoureux ; on lui pardonna sa victoire, et la belle Zaïda ne put s'empêcher de soupirer pendant qu'il s'éloignait sans même détourner la tête.

Il partit d'Alep, traversa le désert avec d'incroyables fatigues et arriva dans la Perse. On n'y avait pas entendu parler de la fleur enchantée ; un disciple de Zoroastres voulut prouver par les

similitudes et les différences que ce pouvait être la logique ; Henri le laissa au milieu de sa démonstration et poursuivit son voyage. Après la Perse venait l'Inde, il pouvait espérer quelques renseignements des brachmanes ; il s'avança dans la direction de l'Inde. La route était longue, les rivières étaient débordées, les forêts presque impraticables ; mais l'amour triompha de tout. Après six mois de périls et de fatigues, il arriva dans l'empire des Mogols. De tous les collèges de brachmanes, le plus renommé était celui de Guélaor ; de tous les brachmanes de ce collège, aucun ne pouvait être comparé au vieux Misouf. Sa bouche était un puits de science, et son œil perçait les abîmes. Henri se fit indiquer sa cellule ; c'était l'heure du dîner, il le trouva mangeant avec sérénité des pois secs dans une écuelle de bois.

— Vénérable brachmane, vous à qui rien n'échappe, apprenez-moi où je pourrai trouver la montagne de Serendith, et la fleur enchantée, le mystérieux algédor ?

— Mon fils, je n'ai pas entendu parler de la montagne de Serendith, non plus que de l'algédor ; mais je puis vous apprendre où se trouve la fleur enchantée. Brama lui-même l'apporta dans notre monde, après avoir accompli sa sixième incarnation. Entrez dans notre collège, méditez pendant dix ans sur nos livres sacrés. Alors, si vous en êtes jugés digne...

Henri ne le laissa pas achever ; il s'éloigna en gémissant de Guélaor et du vieux Misouf. Le sultan d'Alep lui paraissait bien plus raisonnable. L'Inde ne possédait pas l'algédor, il n'avait donc plus qu'à revenir en Europe pour y mourir de désespoir aux pieds d'Emma.

Un voyageur lui parla du Khorassan, il essaya de cette dernière ressource. Arrivé dans ce pays, il lui sembla que l'air y était plus doux et la nature plus belle que partout ailleurs. On lui montra le palais du khan, il était bâti sur une colline délicieuse, et tout brillant de marbre et de porphyre. Une galerie de cent vingt colonnes d'albâtre l'entourait de ses frais arceaux, des fontaines jaillissantes murmuraient nuit et jour sous cette enceinte. Tout autour, à quelque distance, un bois d'orangers déployait son rideau d'ombre et de parfums ; une multitude d'esclaves richement vêtus se pressaient dans ses vastes cours. Sans aucun doute, l'algédor avait dû passer par là, du moins c'est ce que pensait notre jeune homme, en attendant l'audience du souverain. Aussi, dès qu'il parut :

"Grand prince, s'écria-t-il, je vois que Dieu vous a donné le talisman précieux que je cherche depuis si long-temps. J'ai parcouru la Perse, la Syrie, le Kurdistan, l'immensité des Indes ; nulle part je n'ai vu de pays aussi beau, de monarque aussi riche que dans le Khorassan. Veuillez me donner des guides pour que j'aie cueilli sans retard le céleste algédor.

Chrétien, tu parles d'Algédor, je ne sais ce que tu veux dire ; pour le reste, la vérité vient de parler par ta bouche. Mon royaume est riche, et je suis plus riche encore. Dix mille hommes composent ma garde noire et veillent, nuit et jour, autour de mon palais ; mille jeunes beautés, belles comme les houris du saint prophète, remplissent mon harem. L'Arabie n'a pas de coursiers plus rapides que les miens ; les diamants de Golconde pâlissent à côté de mes aigrettes. Si c'est le talisman dont tu veux parler, Dieu le donne à ceux qu'il aime.

— Voilà un bonheur de païen, se dit tout bas Henri. J'aimerais mieux un sourire d'Emma que toute sa garde noire. Mais comment oser reparaitre à ses yeux ?

Pendant dix jours il erra, plongé dans ces réflexions. Le matin du onzième, il arriva au pied d'une montagne escarpée, et la re-